

Présentation commentée de la phénoménologie du "sens se faisant" à partir des travaux de Marc Richir

Pierre Vermersch

Un des thèmes qui m'a toujours paru essentiel à l'explicitation, est celui de la mise en mots, du moment où m'apparaît à travers le réfléchissement de mon vécu passé, tel ou tel événements, telle ou telle propriété, tel ou tel état-de-chose, que je vais chercher à nommer, à catégoriser. Ce moment de la mise en mot est mystérieux, pourtant il fonde la possibilité même de la verbalisation descriptive, de l'invention de nouvelles catégories, de nouvelles dénominations. Les livres récents de Marc Richir (ici il s'agit d'un extrait de « L'expérience du penser », 1996, Millon, mais il y a aussi entre autre « Phénoménologie et institution symbolique », 1988, « Méditations phénoménologiques : phénoménologie et phénoménologie du langage » 1992 ou « Phénoménologie en esquisse », 2000,) travaillent ce passage de différentes manières, dans son système philosophique propre, et la dans la cohérence intrinsèque de son remarquable programme de recherche. Je n'ai pas un recul suffisant de son œuvre pour en résumer l'ensemble afin de le présenter aux membres du GREX. Cependant il est clair qu'il ne s'agit pas de le suivre dans son remarquable programme de recherche de philosophe phénoménologue, mais plutôt, comme je l'ai fait pour Husserl, s'en inspirer dans tous les passages qui permettent d'élaborer une psycho phénoménologie. Au-delà de son intention, sachant, qu'à ma connaissance, il n'est pas du tout favorable à cette transposition. Mais je n'ai jamais eu de contact direct avec lui pour m'en assurer. Pour ce que vaut mon avis sur ce sujet, je trouve que c'est une des œuvres de philosophie phénoménologique parmi les plus intéressantes et inspirantes, même si je n'ai pas assimilé la totalité de ses écrits forts nombreux et plus difficiles à lire qu'Husserl !

* Mes commentaires sont toujours en Arial et le texte de Richir en Times.*

Dans ce premier texte, j'essaie simplement de vous rendre la pensée de Richir accessible (et pour moi aussi par la même occasion), et de faire valoir l'intérêt de son analyse phénoménologique pour nos propres buts. Un second texte lui succède dans lequel j'essaie de faire une approche expérientielle du thème du "sens se faisant". Ce second texte comporte une description d'un vécu de "sens se faisant",

avec des remarques méthodologiques sur les difficultés que je rencontre pour réaliser ce travail. J'essaie ensuite d'esquisser une mise en correspondance entre le schéma d'analyse de Richir et l'analyse de ma propre description.

* Le texte de Richir .

J'ai sélectionné un passage qui porte essentiellement sur la structure temporelle (la structure de temporalisation pour être plus dans la dynamique du déploiement le long du temps). Je ne l'ai quasiment pas caviardé, sauf quelques passages dont la difficulté ne me semblait pas devoir être abordé ici. Les gras et les soulignés sont de mon fait, en revanche je n'ai pas reproduit les italiques de l'auteur. Le découpage en paragraphes n'est pas non plus celui de l'auteur, il correspond au rythme de mes commentaires. Mais il est évident que si vous voulez travailler vraiment ce texte il faut aller au texte même et donc il faudra acheter le livre. Dans ce livre vous trouverez dès le liminaire, très clair, des indications sur d'autres facettes de l'analyse du "sens se faisant" que la facette de la temporalisation. Isoler ce passage a une vocation pédagogique (je l'espère !) mais s'intéresser au thème du "sens se faisant" et plus largement à une analyse de la création demande de prendre connaissance du travail de l'auteur de manière bien plus large. Le livre "L'expérience du penser" a été écrit pour des lecteurs qui n'ont pas nécessairement connaissances des ouvrages précédents. Il est difficile, mais sa lecture peut être segmentée. Il me semble un bon point d'entrée dans l'œuvre de Richir, ce qui n'enlève rien au fait que l'ensemble des références philosophiques qu'il met en œuvre avec aisance peuvent poser des problèmes épineux de compréhension à ceux qui n'ont pas toute sa culture, et qui ne comprennent pas l'allemand. En effet, l'auteur a la douloureuse habitude, partagée par beaucoup de phénoménologues français, d'utiliser des termes allemands sans traduction, pour être sûr semble-t-il de conserver l'appellation juste qui n'a pas d'équivalent en français, ce qui suppose que le lecteur soit suffisamment germaniste pour saisir la pureté du sens directement à partir de l'allemand ... Ce n'est pas mon cas.

P 34 « Que se passe-t-il donc quand nous faisons un sens, par exemple quand nous cherchons à dire quelque chose qui ne s'est pas déjà figé en état-de-chose ou en état-de-fait, mais quelque chose à la recherche de quoi nous partons, parce que nous ne le possédons pas déjà, et que nous ne comprendrons qu'en le disant, en le déployant « dans le temps » - situation qui n'est pas propre, loin s'en faut, à la philosophie, mais que nous rencontrons tous dès lors que ce qui est à dire est encore relativement inconnu, difficile à dire, et complexe ?

Voilà posé l'objet de la description : "le sens ce faisant", c'est-à-dire qui n'est pas déjà tout fait, qui n'est pas immédiatement disponible. C'est un instant créateur, à condition qu'il soit dit. C'est bien ce que nous rencontrons en entretien d'explicitation dans les moments de description des vécus pour lesquels les mots ne viennent pas facilement, mais c'est aussi les moments où après avoir opéré la description, sa reprise, le fait de s'attarder sur les matériaux ainsi mis à jour, produit de nouvelles couches de sens, de nouveaux paliers de prise de conscience.

« Remarquons tout de suite que si le « quelque chose » n'est pas déjà « possédé » par notre pensée, le dire ce « quelque chose » ne peut se réduire à son « expression », à sa « traduction » dans ce qui serait le dehors propre à l'énoncé linguistique, lequel, en ce cas, serait déjà, de près ou de loin, énoncé logique.

Si le quelque chose était déjà parfaitement connu, maîtrisé par la pensée, son énoncé se ramènerait précisément à un énoncé logique (logique équivalent là à un contenu de pensée parfaitement maîtrisé), il ne s'agirait que d'une traduction de la pensée à son expression linguistique. Or nous ne nous mettons pas dans ce cas.

Nous sommes donc, pour ainsi dire, « en deçà » de la logique, et donc en deçà de toute analyse logique de la langue. Nous sommes dans ce que Merleau-Ponty nommait la « parole opérante » ou la « praxis de parole », où la parole est autre chose que la réalisation d'une « performance » de ce qui serait censé être le « système » de la langue.

* Nous arrivons au premier paragraphe clef, qui installe le paradoxe du sens se faisant.

« Nous sommes en réalité dans une situation paradoxale puisque, d'une part, nous avons déjà une « idée » du « quelque chose », c'est-à-dire du sens, à dire, et que, d'autre part, cette « idée », nous cherchons encore à la dire, au gré de tâtonnements, d'hésitations, de corrections (« ce n'est pas ce que je voulais dire »), de retours en arrière et d'anticipations en avant, sans que nous soyons absolument maîtres de cette recherche qui peut échouer, entraînant dans cet échec l'évanouissement de « l'idée ».

Le paradoxe est donc celui de "savoir" et en

même temps de "ne pas savoir" quel est le sens. Le point de repère qui parle à notre intuition est celui du test "ce n'est pas ce que je voulais dire", qui nous fait découvrir que nous avons un critère interne de ce sens que nous ne connaissons pas encore comme déploiement complet. L'impression n'est pas très différente des phénomènes de "mots sur le bout de la langue", je sais que je sais, mais je ne sais pas actuellement quel il est, et à chaque formulation qui me vient je peux la plupart du temps dire immédiatement si c'est ce que je recherchais ou pas. La situation est différente entre le "sens se faisant" et la remémoration d'un mot ou d'un nom, puisque le sens se faisant est une création, alors que la remémoration n'est qu'une reproduction. Mais si l'on repense à toute la problématique des "sentiments intellectuels" que nous avons commencé à réactiver il y a quelques années, nous nous trouvons bien dans ce lieu psychologique où nous n'avons de contrôle qu'a posteriori. Le fait de dire que "nous ne sommes pas maître de cette recherche" veut dire que nous ne sommes pas maître du fait d'atteindre le résultat, quoique que nous puissions nous exercer à accomplir ce genre de recherche.

* Mise en place des deux horizons : horizon de futur et de passé, la graine et le fruit.

Cette « idée », par ailleurs, « nous vient » à l'esprit sans que nous l'ayons proprement cherchée, mais cela ne veut pas dire qu'elle nous fonde dessus comme d'un ciel intemporel (c'est là l'interprétation classique de la philosophie) puisqu'elle requiert précisément de nous d'être dite, déployée, pour que nous sachions ce qu'elle « est ».

Ce passage est compliqué du fait que plusieurs fils différents sont suivis : le premier est la manière dont apparaît "l'idée", le second rejette le fait que l'idée soit donnée toute faite et complète. L'idée peut survenir sans recherche préalable directe, mais elle peut aussi être un surgissement qui est le fruit d'une intention de recherche (revenez au travail fait sur les "sentiments intellectuels" dans Expliciter n° 27 1998). L'auteur a une certaine tendance à simplifier les cas pour faire valoir son raisonnement. Ce qui n'est pas abordé ici, mais que l'auteur détaille longuement par ailleurs, c'est tout ce qui constitue le fond sur lequel l'idée va se détacher, alors que précisément ce fond est ce qui la détermine. Le point important est donc que l'idée qui me vient à l'esprit, est à la fois présente et incomplète, qu'elle ne deviendra idée pleine que par le fait que nous nous attachions à l'exprimer. Il y a un paradoxe, que l'on retrouve sans cesse avec les phénomènes émergents, qui vient du fait que nous en parlons depuis la position omnisciente de l'obser-

vateur (puisqu'il connaît déjà l'ante début, le début et la fin, il n'a pas la surprise vraie de celui qui vit l'émergence). De cette position, non vue, nous nommons du même terme, en nous plaçant à l'extérieur de l'expérience, "idée" pour ce qui vient de m'apparaître, et "idée" pour ce qui m'apparaîtra quand je l'aurai pleinement développée dans l'expression. Ce qui justifie cette identification entre les deux "idées" c'est bien sûr la continuité du noyau de sens, c'est toujours le même thème, le même objet, la même visée. Mais l'une est la graine (l'idée-graine), l'autre le fruit (l'idée-fruit). Il faut donc qualifier sans cesse le terme "idée" pour préciser s'il s'agit de l'idée-graine ou de l'idée-fruit. Ce qui introduit immédiatement la dimension temporelle, l'avenir de la graine est le fruit, la graine existe comme présent et comme avenir. Comme l'auteur va le dire :

Elle surgit donc avec un horizon de futur, qui est le futur de la parole, mais ce futur ne peut s'accomplir tout seul, puisqu'il nous requiert, demande que nous déployions la parole.

Ce qui est donc souligné c'est que ce futur n'advient que par un travail, qui ne sera pas automatique, mais demandera l'effort de l'expression. Cependant la graine contient la référence de cet avenir, aussi dès que l'expression commence, à chaque étape elle peut être comparée à la graine, pour savoir si elle lui est fidèle, ce faisant chaque moment d'avancée crée un horizon de passé, qui est précisément la référence à la graine.

Cependant, il faut s'entendre sur cette requête : si cet horizon de futur, que l'on peut nommer projet de sens, et qui est déjà amorcé de temporalisation, n'est pas là tout seul, c'est que nous en savons déjà suffisamment de sens, à travers la « faible » idée que nous en avons, pour que ce « savoir » demeure, au long du déploiement à accomplir, comme exigence et mesure de la fidélité au sens : cette « idée », je viens tout juste de l'avoir, et c'est elle précisément que je dois dire dans le futur ; elle pèse donc aussi depuis un horizon qui est déjà de passé, sur ce que j'ai à faire, comme ce sens, dans le futur. L'auteur a donc mis en place le devenir de l'idée, donc son horizon de futur déjà présent dès l'origine, et dans le déroulement de ce devenir, chaque avancée qui continue à avoir un horizon de futur, a en même temps un horizon de passé qui est la référence à l'idée-graine. Ayant ces deux instances, il peut ajouter différentes nuances. Par exemple, cette idée de revirement : dans mon expérience, chaque fois que j'avance dans ma mise en mots (actualisation d'un futur qui devient alors le présent de l'expression), je compare, je me retourne vers l'origine : est-ce bien ça ? Ce qui me conduit à une évaluation et à une reprise vers une nouvelle élaboration. Il y a donc bien

un va et viens. C'est vraiment là qu'il faudrait comparer avec le déroulement temporel d'un vécu concret, pour déterminer dans quelle mesure cette description/schématisme n'est pas trop idéalisante. Par exemple, l'expression "faible" idée, (les guillemets sont de l'auteur) est problématique. Dans ma propre expérience, l'idée-graine est faible à la mesure de son développement langagier et de l'expression de son sens, mais certainement pas faible en tant qu'elle est une référence intime stable, vivace, nette dans son mode d'apparition si particulier.

P 35 « C'est dire que l' "idée" du sens, avec son horizon de futur, revire aussitôt elle-même en son horizon de passé, ce revirement étant pointé par l'expression « je viens tout juste de l'avoir » ; et que, ce qui fait question, précisément, est l'immédiateté de ce revirement (? Pourquoi, cette immédiateté fait-elle question ?) où le sens, en réalité, s'éclipse comme en un instant insaisissable, dans le battement incessant des horizons de futur et de passé.

Est-ce toujours ainsi que cela se passe, l'auteur ne se laisse-t-il pas emporter par son schéma ? La temporalité est-elle décrite selon le schéma de "l'espace des phases" ou selon le schéma du cours temporel ? Sachant que l'espace des phases n'est que la structure des phases et de leur transition possible, sans se référer à un déroulement spécifique de phases, puisqu'il est censé décrire l'ensemble des phases possibles dans leur enchaînement. Cette "éclipse" n'est elle pas dramatisée ? N'y a-t-il pas en même temps une sédimentation du résultat de la phase en cours ? Que tout futur accompli devienne passé rétionné c'est inévitable, est-ce que cela entraîne une insaisissabilité totale ?

* Nouvelle métaphore : la "fissure entre les deux horizons" comme lieu de la temporalisation.

Il n'empêche que l'« idée » paraît par là comme aussitôt fissurée entre ces deux horizons, et qu'en ce sens, elle est bien l'amorce de sa temporalisation (je ne comprends pas à quoi se réfère le "sa" dans "sa temporalisation", si l'idée est l'amorce de sa temporalisation c'est une tautologie, puisque l'idée-graine ne peut que devenir, si l'idée est l'amorce de la temporalisation du sens, il manquerait dans cette phrase la répétition de la référence au sens ? Peut-être faut-il revenir sur la définition de ce qu'est la "temporalisation" ?), donc déjà temporalisation, et que cette amorce, elle-même en éclipses avec l'« idée » entre son surgissement et son évanouissement (sa fuite) inopinés, ne deviendra temporalisation proprement dite que si la fissure s'élargit, et en quelque

sorte, se « stabilise » dans ce qui doit être la présence du sens se faisant.

Le fissuré de l'idée est tentant comme image, mais qu'est-ce que cela veut dire rapporté au cours du vécu ? N'est-ce pas une métaphore visuelle trop dissociée, privilégiant un observateur extérieur imaginant, se représentant ce qui se passe dans le cours du déploiement de cette idée ? La métaphore qui me conviendrait mieux, insisterait moins sur le fissuré que sur le distinctement emmêlé, comme dans le senti corporel du corps à corps de la lutte, à la fois deux et séparé, où tout est en amorce de mouvement et distance sans distance. Dans ma propre tentative expérientielle, je comprends que s'élabore une extension temporelle de plus en plus grande entre le moment où l'idée-graine m'est venue, et toutes les phases (avec leur revirement vers le futur, vers le passé, derechef vers le futur etc.) qui se déroulent au fil des journées, quoique cette façon de décrire me paraisse externe à l'expérience (en position dissociée pourrait-on dire). S'il y a un début et une fin, je peux comprendre que la fissure représente le temps qui s'écoule entre les deux, entre la graine et le fruit. Dans ce déroulement, il y a stabilité relative de la recherche du sens se faisant. Ce qui est donc en cause est la persistance de la recherche d'un sens plein à partir du sens déjà présent dans la graine quels que soient les changements de direction des mouvements intérieurs.

Faire le sens, c'est donc donner consistance à l'idée du sens en la temporalisant entre son horizon de futur et son horizon de passé, c'est-à-dire en reversant ce que je sais déjà du sens par son idée depuis le passé dans ce que l'idée requiert d'elle-même depuis le futur, et en enrichissant à mesure ce que je sais déjà de l'idée en reversant dans le passé ce qui est en train de se découvrir sous l'horizon du futur, au fil de son aventure.

On a donc avec ce dernier paragraphe une première synthèse de ce en quoi consiste "le sens se faisant" envisagé sous l'angle de sa schématisation temporelle. N'oublions pas que "faire le sens" ne s'épuise pas dans sa temporalisation mais doit être aussi examiné dans la dynamique de ses contenus et de ses actes. L'auteur va maintenant jouer avec beaucoup de virtuosité et d'élégance sur quelques paradoxes d'un sens qui se détermine entre un présent influencé par avance par son avenir et ralenti par la référence au passé.

* Les paradoxes du sens se faisant. Broderies sur les vitesses de la pensée

Telle est donc l'aventure du sens se faisant qu'elle pense d'autant plus toucher au but que la promesse du sens dans l'idée sous l'horizon du futur s'ajuste à l'exigence de fidélité au sens venue du passé.

Si je poursuis ma propre métaphore, le fruit est toujours le fruit de cette graine, sous réserve de vérification.

Le paradoxe du sens en train de se faire ou de se temporaliser réside donc dans ce double mouvement de va et vient du passé dans le futur et du futur dans le passé, le passé de l'exigence de fidélité ne l'étant que pour ou en vue du futur de la promesse, et celui-ci n'ayant à son tour le sens de se dégager comme promesse du sens à faire que s'il est mesuré, toujours déjà, par l'exigence de fidélité venant du passé.

Quelle belle phrase, qui condense tellement bien l'essentiel !

La suite n'est qu'une variation (au sens musical) de cette même idée.

Le temps concret de la présence, qui est celle du sens se faisant, est donc temps d'un passé qui ne vit que de son futur encore à déployer, et d'un futur qui ne vit que de son passé qui s'est déjà accompli sans le saturer.

La présence n'est même, à proprement parler, dans sa vivacité, que cette vie du futur dans le passé, et cette vie du passé dans le futur, c'est-à-dire le recroisement ou le chiasme de ces deux vies qui n'en sont qu'une seule, indissociable, quoiqu'en mouvement : la vie même de la présence.

C'est par là que, d'une part, l'aventure du sens n'est pas totalement innocente (? Qu'est-ce que l'innocence à a voir ici ? Innocence comme "non culpabilité" ou comme "naïveté" ? Je ne comprends pas.) tout en demeurant aventure, et que, d'autre part, elle est toujours, tout au long de son déploiement, susceptible de se réfléchir, de revenir sur elle-même, de se corriger ou de se surveiller, le va-et-vient ne cessant pas tant que se fait le sens. (...)

Broderies toujours plus paradoxales et éloquentes ! Philosophie ou poésie ou précisément les deux à la fois.

Et cela implique encore, nous ne sommes pas sortis du paradoxe, que dans le mouvement même du sens se faisant, la pensée aille pour ainsi dire « plus vite » qu'elle-même en anticipant son futur, et « plus lentement » qu'elle-même, en se surveillant, dans sa réflexion de ce qui s'est accompli du sens dans le passé : la présence se règle dans l'accord harmonique (cela résonne juste), quasi-musical, de ces deux excès vers le plus et le moins de la vitesse de la pensée, le désaccord harmonique mettant fin à la « vie » du sens, soit par saturation du sens par ce qui s'en est accompli dans le passé, soit par sa perte, par ce qui a manqué de s'accomplir vers le futur.

De cette manière, le sens ne « vit » que par cette sorte de porte-à-faux originaire de lui-même par rapport à lui-même, ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse éventuellement se penser être en pleine possession de lui-même : quand par exemple, je pense avoir bien dit ce que je cherchais à dire. Le mou-

vement en porte-à-faux du sens par rapport à lui-même le porte au vrai de ce qui se pense (se réfléchit) être lui-même, mais si cette pensée est celle d'une possession pleine et entière, dans ce que nous nommons l'« ivresse » du sens, alors ce porte-à-faux est un porte-à-faux puisque le sens possédé se condense aussitôt en « idée » ou en signification, se sédimente, pour reprendre l'expression de Merleau-Ponty en chose dite, répétable plus ou moins machinalement, dans ce qui est la mort du sens.

Dans ce dernier paragraphe (de notre citation) ce qui est introduit élargit le propos au-delà de la description schématique de la temporalisation, pour aborder l'analyse noématique, le contenu du sens se faisant : "les lambeaux de sens", et la dimension fonctionnelle de la production en langue où "les mots me viennent". Les descriptions des différentes facettes du sens se faisant est donc loin d'être épuisées par cette citation, qui n'est orientée que vers une seule de ces facettes, les autres sont encore à explorer.

Si nous considérons à présent le sens se faisant comme parole opérante, c'est-à-dire comme sens susceptible de se dire dans une langue, il vient, tout d'abord, que le sens ne se déploie, ne se temporalise qu'en accumulant, comme autant de relais de son déploiement, des lambeaux de sens qui s'enchevêtrent et s'entrecroisent au fil de ce déploiement ; ensuite que c'est par rapport à ces lambeaux de sens eux-mêmes que les signes et les enchaînements de la langue se disposent – les « mots » me viennent au lieu que j'aie les chercher comme dans un grenier, ce qui supposerait la liberté, ici une part d'arbitraire, de choix successifs. » (...)

Commentaires d'ensemble

A - La pauvreté de la référence à l'expérience singulière, le rôle –pour nous- de ce travail tout à fait remarquable.

On a donc ici une tentative de description schématique de "l'aventure du sens se faisant".

Notons, qu'il ne s'agit d'une analyse expérientielle directe³⁸, il n'y a donc pas vraiment de rapport descriptif à l'expérience d'une manière spécifiée (tel agent, telle occasion, tel temps), sinon de manière générique : "quand une idée nous vient". C'est assez piégeant puisqu'en même temps que l'on reconnaît que cela n'est pas spécifié, il est difficile de ne pas se projeter

dans la proposition, comme correspondant à quelque chose que je connais pour l'avoir vécu (ce faisant je reste moi-même vague sur le vécu que je reconnais -de manière empathique- avoir vécu). C'est suffisant pour que la proposition fasse sens et soit reconnue comme pertinente à mes intérêts. C'est clairement insuffisant pour établir la fidélité de la description générique à une expérience spécifiée, et donc à toute expérience de ce type. Ce que nous pouvons y gagner, comme souvent quand on lit ce type de phénoménologie, c'est une invention eidétique, qui nous ouvre les portes de la description en nous proposant des catégories descriptives utilisables. Mais aussi la possibilité de vérifier et d'invalider la description de notre propre expérience. L'enjeu est bien d'essayer de s'approcher des actes correspondant "au sens se faisant", puisque c'est un des actes privilégiés de l'expression du contenu du réfléchissement, et donc un des actes essentiels que l'explicitation cherche à mobiliser en demandant à l'interviewé de verbaliser ce dont il se souvient de son vécu passé. Si cette verbalisation n'était qu'une mise en mots simple, immédiate, évidente, il n'y aurait pas lieu de s'intéresser à une étape par trop triviale et sans mystère. Mais j'ai, et je crois que nous avons tous eu des exemples d'entretien (en tant qu'interviewé) où nous cherchions nos mots pour essayer de rendre compte de ce dont nous avons l'idée de ce que nous avons vécu. Comment cette expression verbale se développe, c'est bien là un des moments du "sens se faisant".

Pour que cela corresponde bien à notre intérêt, il faut que cela respecte bien "à la condition que ce ne soit pas quelque chose de déjà tout prêt", "mais bien un besoin d'élaboration de sens", ça ce sont les conditions initiales. Il faut de plus que la mise en langue ne soit pas aisée, immédiate, voire machinale. De manière très large, cela caractérise tout les moments où nous élaborons des idées, ou nous cherchons à décrire notre vécu à partir de son réfléchissement, mais aussi à tout les sens que l'on peut élaborer à partir de ces descriptions (la fameuse élaboration du sens, que nous avons si souvent rencontrés après le temps de l'explicitation).

B - Dans cet extrait d'un chapitre de l'ouvrage de Richir, ce qui est abordé est limité : il s'agit essentiellement de la structure temporelle du mouvement du "sens se faisant", et encore n'est elle limitée qu'au temps de son accomplissement, alors que son ante début est extrêmement important, puisque le sens se faisant ne peut se réaliser que sur un fond de sédimentation d'idées, d'expériences non ré-

³⁸ Cependant quand on lit l'auteur, d'un livre à l'autre, on peut apercevoir à quel point son œuvre illustre bien le thème qu'il aborde ici, et à quel point on peut lui faire le crédit d'une formidable expérience de l'aventure du sens se faisant et probablement de l'ivresse du sens plein. Le fait de ne pas s'appuyer sur un vécu spécifié illustre une différence de programme de recherche et de méthode de travail.

fléchies, et de tout le réseau de la langue tel que nous l'avons appris et utilisé auparavant. De plus, s'il y a bien une idée qui cherche son expression et donc son sens, l'avènement de cette idée, ce qui l'entoure, est encore un autre programme de recherche que Richir a tenté d'aborder par ailleurs, et qu'il sera intéressant d'explorer à la fois conceptuellement et expérimentalement. Au-delà des dimensions d'évocation, de mémoire auto biographique, de prise de conscience, nous avons une dimension de mise en mots (mise en langue) de ce qui a été vécu. Et ce vécu pour être mis en mots fait l'objet d'un premier niveau d'élaboration de sens, dont nous cherchons la formulation en langue, et que ce faisant nous découvrons pleinement à la fois comme prise de conscience et comme remplissement de sens.

On a donc une structure temporelle qui va saisir le passage de l'idée à sa mise en langue, et donc à la révélation du sens de cette idée. Les concepts mobilisés sont donc : l'idée, les lambeaux de sens, l'expression (au sens de la mise en mots), ou dans le langage de l'auteur du passage à la langue. (L'auteur dans des ouvrages précédents a présenté à plusieurs reprises la distinction entre langage au sens de "langage phénoménologique", donc lié à l'expérience même de l'apparaître sans que les mots jouent encore un rôle direct, et la langue comme "institution symbolique", comme utilisation des mots, donc classiquement des significations attachées de manière largement normative aux mots).

Si j'essaie de schématiser les étapes :

Ante début : non documenté dans ce passage, et comme toujours absence de contexte qui permettrait de spécifier, c'est le propre des exemples génériques d'avoir perdus leurs attaches au monde.

Idée-graine : a → se projette dans une expression 1 à venir, condition pour être connue/reconnue dans son sens,

Expression 1, premier résultat de mise en sens, à la fois elle est déjà plus que l'idée a et en même temps elle est moins que l'idée b puisqu'elle n'est pas encore connue pleinement, que le sens n'est pas encore révélé,

Revirement vers le passé: Comparaison entre l'idée et l'expression, mesurée à l'aune de l'idée a,

Revirement vers le projet Idée b → déjà un peu différente de idée a, puisque rétroactivement modifiée par l'expression 1,

Expression 2 → déjà modifiée par l'idée b, et par le déjà exprimé 1,

Revirement vers le passée de l'idée a, mesurée à l'aune de l'idée a.

.....

"Sens accompli" de l'idée-fruit issue de la

graine a ou abandon.

(Ce schéma présuppose cependant qu'il y aurait une pensée en "langage" mais sans être pour autant déjà en "langue", ce qui est un point de vue que certains auteurs refusent catégoriquement, leur hypothèse étant au contraire que toute pensée est déjà en langue, et qu'il ne saurait y avoir de pensée hors de la langue –attention à la confusion possible ici, puisqu'en général le terme utilisé pour soutenir ces thèses n'est pas "langue" mais "langage". Inversement il y a de nombreux auteurs qui ont mis en valeur l'existence d'une pensée hors langage, pré linguistique, essentiellement une pensée de sensation, d'images visuelles, de senti. Manifestement il y a les deux et leur mélange, avec très certainement un facteur de différence inter individuelle qui font qu'un de ces modes de fonctionnement peut primer sur l'autre suivant les individus. Et quand c'est le cas de façon forte et que la personne est un chercheur il publie une thèse sur la prééminence, et même la seule existence possible d'un de ces modes, dont à tout coup lui-même participe !)

